

Jean Daive

La Condition d'infini 5

Sous la coupole



Texte de présentation

C'est l'automne sur un monde qui finit et sur un décor à la fois fabuleux et impressionnant de surréalité : Paris, la Contrescarpe avec ses paulownias, le jardin du Luxembourg, les quais de la Seine grise. Un personnage fascinant donne une dimension démesurée à l'Histoire : Paul Celan. Jean Daive, le narrateur, raconte, et le témoignage, en montrant comment la vie exile l'enfance, c'est-à-dire l'origine, restitue une sorte de crépuscule des dieux.

L'extrême liberté des échanges, des rencontres, des promenades à l'ombre des marronniers, se fait pensée et langage en accord avec la promesse d'un effondrement universel, entre autres provoqué par ce que nous vivons en permanence : un transfert d'identités qui nous déplace et nous remplace en nous-mêmes.

Notre condition d'infini.

L'idée de délinquance impeccable, en action dans les deux volumes précédents, prend ici toute son amplitude au nom d'une urgence qu'il faut bien appeler destin.

Encyclopédiste, reporter, photographe, Jean Daive imagine, un jour de 1970 à New York, La Condition d'infini pour prendre à témoin le temps et l'esprit du temps : la parole est le rêve d'une possession et tout devient vrai.

La Condition d'infini

5

Sous la coupole

DU MÊME AUTEUR

NARRATION D'ÉQUILIBRE

1 *Antériorité du scandale*

2 « *Sltt* »

3 *Vingt-quatre images seconde*

Hachette/P.O.L, 1982

NARRATION D'ÉQUILIBRE

4 *W*

P.O.L, 1985

NARRATION D'ÉQUILIBRE

5 *America domino*

P.O.L, 1987

NARRATION D'ÉQUILIBRE

6 *Alphabet*

7 *Une leçon de musique*

8 *Grammaire*

9 *Suivez l'enfant*

P.O.L, 1990

LA CONDITION D'INFINI

1 *Un trouble*

P.O.L, 1995

LA CONDITION D'INFINI

2 *Le Jardin d'hiver*

3 *La Maison des blocs tombés*

4 *Le Mur d'or*

P.O.L, 1995

Jean Daive

La Condition d'infini

5

Sous la coupole

Récit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© P.O.L éditeur, 1996

ISBN 978-2-8180-1825-5

SOUS LA COUPOLE

5

N'importe qui, n'importe quoi, Paul Celan lit n'importe où, parce que le mot renvoie à la mémoire et que celui-ci est un espace imaginaire où se joue la lisibilité du monde.

A la fin de sa vie, il trouve dans le vocabulaire de l'allemand du Nord un miroir plus fidèle de sa mémoire où une étymologie – sauvage – se fait avec le plus d'acuité et de violence.

Un souvenir : près de l'avenue Emile-Zola, Paul Celan cherche une épicerie. Il achète une ampoule électrique qu'il met dans un immense filet. Le marcheur au filet à l'ampoule électrique s'avance souverainement. Et le filet pèse.

Le monde est illisible et la matière des mots engendre une structure : le poème. La vibration du sens est utilisée comme énergie.

Souvent un mot est le départ. Comme si un homme venu de l'Est pouvait faire une lecture du monde illisible avec un vocabulaire le plus radicalement étranger à soi.

Grande écoute, grande attention, mais Paul Celan n'exclut pas une langue flottante. Ce qu'il laisse flotter à l'intérieur de la langue ?

Il lit les journaux, tous les journaux, les ouvrages techniques et scientifiques, les affiches, les catalogues, les dictionnaires et les ouvrages philosophiques.

Un souvenir : l'Huile Lesieur.

Il lit Rilke, Trakl, Kafka, Heidegger. Ecoute les conversations, relève un mot entendu dans un magasin, dans la rue. Il lit Maître Eckhart.

Il lit n'importe où (les affiches, le panneau publicitaire de l'Huile Lesieur monté sur une camionnette qui passe). Il fixe son miroir dans une différence, une opposition. Le mot fixe la mémoire pour un moment.

« Le poète est un pirate » répète-t-il.

Il lit Margarete Susmann, son livre sur Kafka. Il lit Martin Buber. Les ouvrages sur la conduite des camions, des voitures. Le Code de la route.

La matière des mots. Les mots comme matière. Distance dans la logique.

Quand il rentre de Londres, Paul Celan me raconte qu'il a vu Dieu sous la porte : « Un rai de lumière dans ma chambre d'hôtel. »

Je me répète à moi-même :

tagnächtlich
die Bären-Polka :

à perpétuité,
la polka-des-ours :

à vie,
la polka-des-ours :

jusqu'à la fin des jours,
la polka-des-ours :

En marchant rue d'Ulm (Mai 68), Paul Celan me dit : « Cette nuit j'ai entendu au loin comme des coups de mortier. »

Lecture des affiches autour du bassin de la place du Luxembourg : « L'Un Seul existe », « Nous sommes tous des Juifs allemands », « Il est interdit d'interdire ». Sourire moqueur de Paul Celan.

« Le monde est inhabité » dit-il assis à la terrasse du Panthéon, « la lune l'est déjà ».

Avenue Emile-Zola : l'appartement vide qu'il occupe depuis une semaine. Dans la salle de bains, il se penche au-dessus de la baignoire, plonge la main gauche dans l'eau : un linge flotte. Lessive. « Vous permettez que je finisse ma lessive ? » Avec le sourire.

Dans un manteau gris, il traverse la place du Palais-Royal. Il s'arrête soudain sous la neige qui tombe abondamment. Il semble chercher une orientation. Il tourne la tête et reprend sa route. Il traversera la Seine.

Je l'observe. Il ne me voit pas.

Rue de Richelieu : « L'ami est le premier à vous conspuer, ne l'oubliez pas » me dit-il.

Pour Dieu : référence à Kafka.
« Tantôt oui, tantôt non. »

H.P. Longues tables du réfectoire de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Jeux d'approches entre Paul Celan, Joerg Ortner, moi. Lesquels ?

« J'ai donné à lire votre livre à Joerg Ortner, un peintre autrichien » me dit-il un soir. Plus tard il me confie : « Le peintre autrichien dont je vous ai parlé, à qui j'avais donné à lire votre livre, a beaucoup aimé "Décimale blanche"... n'est-ce pas... »

La toque noire de Joerg Ortner. Au cimetière de Thiais. Le jour de l'enterrement de Paul Celan.

Chapitre des traductions.

A propos de Windgalle et de Treckschutzenzeit.

Contrevent Temps des coches d'eau.

Tous les mots sont des composés. Le plus important est le deuxième terme. L'activité du verbe est liée au deuxième terme. Il y a un sens vertical.

Paul Celan mâche un mot comme une pierre. Toute la journée. Il y a une énergie verbale là-dedans. Tout est transféré dans l'énergie du mot composé. La biographie est là.

Paul Celan convie le lecteur à faire le voyage à l'intérieur du verbe (voyage, labyrinthe).

D'une part le mot composé – d'autre part le verbe n'est pas nommé. Paul Celan ne nomme pas le verbe.

Morphologie.

Joie de Paul Celan à la découverte du mot – Windgalle. Il fouille les mots.

Y a-t-il quelqu'un dans le verbe ?

Le verbe n'est plus.
Le monde n'est plus (fort).

Il faut que je te porte.

Absence du verbe : le verbe est dans l'énergie du mot composé.

Morphologie.

Paul Celan marche les yeux baissés. Relève la tête comme pour marquer certains endroits. Relève la tête par exemple à hauteur de la place des Patriarches et regarde du côté des Bains-Douches.

Souvenir : Paul à son retour de Londres. « J'ai vu Dieu, j'ai entendu Dieu : un rai de lumière sous la porte de ma chambre d'hôtel. » Et plus tard : « Tantôt Dieu, tantôt rien. » Paul rappelle la formule de Kafka.

L'éternité présente rue d'Ulm. Dans le bureau. Dans le jardin. Près du bassin d'eau.

L'éternité est grise (Paul Celan).

L'éternité est inutile. Elle s'appelle les stations en marche du siècle.

Paul marche les mains derrière le dos.

Se souvenir d'un dimanche passé ensemble. Promenade en bus jusqu'à l'Opéra. Quartier Saint-Lazare. Le théâtre. Puis entrée dans un café où dans la foule Paul aperçoit une femme assise. Le visage s'est décomposé. Livide. Il recule, comme effrayé. Me pousse. Nous sortons violemment. Dans la rue, il me dit : « Ce visage me rappelait celui d'une amie morte. »

Un qui-vive violent lors de nos rencontres.

Paul fixant ma cravate.

Le manteau gris. Présence du manteau gris. Ample. Londonien.

Front immense et manteau gris.

La montre. Le rôle de la montre.

Je devrais parler de ce qui n'a plus été Paul. La rencontre à l'hôpital. La longue table du réfectoire. Gisèle et moi et Paul volubile.

La femme de Paul, Gisèle. Et le double anneau, à leur doigt.

L'hôpital psychiatrique de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Le réfectoire, le dortoir. De Paul.

Le réfectoire, les couloirs, les chariots en métal blanc montés sur roulettes.

Le vent, le vent, le cerf-volant.

Le civet de chevreuil offert par Paul, après la publication de mes poèmes en allemand dans le journal de Zurich.

La Chope. Mot prononcé avec soif et appétit.
« Allons manger à La Chope ! » dit-il.

Au fond, pas de regard. Dans la rue, pas de regard.

« Jean Daive, quel est votre pensum ? » Question posée rue Gay-Lussac, à hauteur de l'Institut de géographie. Silence. Long silence. Nous traversons la rue. Nous sommes sur l'autre trottoir. Il met les mains dans ses poches. Il fait doux. Automne. Oui. Automne.
« Votre pensum, Jean Daive ! »

Je me regarde et je regarde en moi Gisèle. J'écris cela aujourd'hui. Gisèle.

Il n'y a pas de réponse. Le regarder est d'une grande douceur, d'une grande attention.

Rue d'Ulm comme repaire et repère.

La traduction de « Strette » côte à côte au Royal Panthéon. A sa droite.

A l'enterrement de Paul, dans la voiture. La main de Gisèle. Son anneau.

Ses yeux mouillés. Ses lèvres. Et dans la foule, grand, l'homme à la toque noire : Joerg Ortner.

La couronne de lauriers. La couronne mortuaire d'une sévérité parfaite transportée de Vienne à Paris (sur les genoux) par Klaus Demus.

Choc, brutalité de sa disparition. Je « vois » le plongeon dans la Seine. Je peux le voir. Et je revois ses deux mains mélangeant les eaux savonneuses de sa baignoire avenue Emile-Zola où trempe du linge au-dessous de la faïence. Avec élégance et détermination.

Espace vide de l'appartement. Lieu vide. Grande bibliothèque. Vide.

Une parole en marchant. Au carrefour du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel, en montant. La foule de Mai 68. Paul regarde les visages de ceux qu'il n'a jamais vus. Comme si – cela est réellement implicite – la foule devait être connue, la même tous jours.

– Ils sont sortis de leurs trous et ils ne savent pas qu'ils ne pourront plus jamais y revenir.

– Après les événements ?

– Oui, après.

Qu'est-ce que ma mémoire de Paul soudain au point de rêver ce samedi 25 mars 1989 de Gisèle. Devant ce magasin. Dans la rue. Je la regarde et elle sait que je vais lui demander de tout me dire. (Ce qu'elle a déjà fait.)

Paul Celan – son acte manqué, dans la petite chambre de la rue de Longchamp. Le sang et le sang-froid de Gisèle. Le bonheur de Paul rue de Longchamp. Le bonheur glacé de Paul là-bas. Les journaux tous les jours, le courrier tous les jours, le malheur tous les jours, d'Allemagne, de lui, d'Allemagne. L'Allemagne et l'Allemand.

La langue allemande vécue à Paris. Sur une île en somme et peut-être à transporter dans un Grand Livre ouvert avec Gisèle, privé d'elle ensuite.

Sans anneau.

Le poème qu'il écrit dans la rue et qu'il lui téléphone d'une cabine publique.

J'imagine les poèmes de « Sprachgitter », téléphonés ainsi et ainsi écrits le long de la Seine.

L'impossibilité de parler me rendait la vie impossible depuis longtemps lorsque j'ai rencontré Paul Celan qui avait écrit « Sprachgitter » (1959) : grille, le langage. Non pas des mots ou des images mais ramenait à une grille le monde pour l'élucider.

Deux femmes m'ont précédé (Greta et Olga), m'ont guidé dans son univers : l'une d'une beauté difficile, l'autre d'une beauté dépourvue d'étrangeté. Une troisième viendra.

Le jeu de la traduction m'a fait apparaître une grille devant les yeux. Comme le fond d'un secret lentement vient à nous, peut venir à nous.

Comment une grille doit-elle contenir la démence ?

L'impossibilité d'articuler une arrière-absence m'enfoncé dans une vie – non-vie. Tout implique une déduction et la grille souverainement la met en place.

La langue s'est mise à baisser comme une lumière et je marche dans la neige d'un matin de janvier quand je rencontre deux femmes.

La grille détient une souffrance qui va se tordre en drame convulsivement.

Comment une grille peut-elle être inquiète des lieux d'une langue qu'elle trempe dans une dernière émulsion ?

Une syntaxe tourmente la narration que les mots ne dénouent jamais.

Il y a toujours une histoire ou une idée à raconter. Une histoire est progression, est tourment.

Le mot tourne comme un soleil. Rondeur en miroir qui aveugle les mots.

A la droite de Paul, à une table du Royal Panthéon. Silence. Il me regarde, il me sourit :

- Voulez-vous me traduire ?
- Vous savez bien que c'est difficile !
- Je sais bien que cela est difficile, mais je vous aiderai.
- Oui.

Achévé d'imprimer en novembre 1996
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1508
N° d'imprimeur : 962339
Dépôt légal : décembre 1996

Imprimé en France



Jean Daive

La Condition d'infini 5

Sous la coupole



Jean Daive

La Condition d'infini 5

Sous la coupole

Cette édition électronique du livre
La Condition d'infini 5 de JEAN DAIVE
a été réalisée le 15 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 1996
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867445385 - Numéro d'édition : 1398).
Code Sodis : N55209 - ISBN : 9782818018255
Numéro d'édition : 251258.